

# A propos de... travail et de "révolution" \*

PAR ARMAND AJZENBERG



D.R.

1. "Du contrat de citoyenneté", ouvrage collectif sous la direction d'Henri Lefebvre, Editions Syllepse et Périscope, septembre 1991

2. "Transversales S/C", mars-avril 1992 (60 francs) - 29, rue Marsoulan, 75012 Paris

**Sous ce titre volontairement provocant, l'auteur, à partir de quelques hypothèses et thèses de base, donne son point de vue sur plusieurs aspects du débat du séminaire : le concept de travail au seuil du XXI<sup>ème</sup> siècle.**

\* Annonçant la couleur, dès le début de cet article et de manière un peu abrupte, l'auteur s'implique et déclare en le (se) situant, qu'il contient et propose des thèses/hypothèses. Le lecteur sait ainsi d'entrée de jeu de quoi il s'agit. Seuls quelques points parmi les plus sujets à débat seront ici évoqués. D'autres ont été traités ailleurs, notamment dans un ouvrage collectif dirigé par Henri Lefebvre : "Du contrat de citoyenneté." (1), on se permet d'y renvoyer le lecteur. A propos de perspectives de transformation de la société, le verre est-il à moitié vide ou à moitié plein ? Le premier point de vue est ici privilégié ... par "pessimisme de la raison". L'autre moitié — "l'optimisme de la volonté" — est traité ailleurs. Le lecteur, s'il le souhaite, peut s'y rendre (2).

## Des "sociétés disciplinaires"... aux "sociétés de contrôle"

Toute société, aliénante et aliénée, pour ne pas exploser a besoin d'un support idéologique : une représentation imaginaire des individus aux rapports réels (matériels et intellectuels) dans lesquels ils vivent et qui fait qu'ils acceptent "librement" une situation. Dans ce que Foucault a appelé les "sociétés disciplinaires", ce support idéologique est la foi en un progrès ininterrompu des sciences et des techniques conduisant nécessairement à un "paradis" et censé être réalisé par la "consommation". Ces "croyances" ne se sont pas réalisées et le système a atteint ses limites, parce que n'était pas résolue la question de la division exacerbée du travail. Division exacerbée du travail qui fait que *"ce n'est pas seulement le travail qui est divisé, subdivisé et réparti entre individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive."* (Marx)

Aujourd'hui, la convergence technologique des télécommunications et des ordinateurs (la numérisation des premiers permet la communication entre les se-



D.R.

conds) conduit à substituer, encore plus, de l'information efficace à de l'énergie et à de la matière qui deviennent rares et précieuses, et cela en apparence de manière quasi immédiate. En fait, cela ne permet qu'économie de temps et d'espace. Il devient ainsi impossible de communiquer et de délocaliser des activités et des fonctions, de manière optimale, tout en maintenant une direction effective à partir d'un point central. Les "sociétés de contrôle" définies par Gilles Deleuze peuvent alors se mettre en place.

## Les chaînes invisibles du travail intégré

La gestion du travail, son organisation, n'échappent pas à l'informatisation, notamment dans l'industrie, là où sont produits les biens matériels (les richesses concrétisées). Elle est plus significative que l'automatisation de la fabrication, qui reste fragmentaire. Banques de données et fichiers y sont une règle généralisée. L'interconnexion des fichiers et l'inexorable logique qu'elle impose, à laquelle "on" ne peut se soustraire, permet surveillance et contrôle quasi immédiate des activités, conduit aussi à une autodiscipline mutilante. L'accès aux fichiers est très hiérarchisé, suivant que l'on possède ou non la "signature" : il s'agit ici moins des micro-ordinateurs (postes tactiques) que des gros systèmes (postes stratégiques) et la division entre travail manuel et intellectuel peut ainsi être maintenue, la conception et la fabrication être géographiquement séparées. Les rythmes et les cadences de travail, s'ils ne sont plus matérialisés par la "chaîne", sont imposés, sous une forme "immatérielle", par ces nouvelles formes de gestion et d'organisation du travail. Une "chaîne" invisible mais aussi implacable et aussi présente que "l'autre" s'installe.

Cette conjonction entre télécommunications et ordinateurs permet l'institution d'une autre forme de division du travail : le monde des "donneurs d'ordres" et des "sous-traitants". En effet, les grandes firmes (transnationales et multinationales, notamment) se concentrent sur la conception du produit, la fabrication des composants stratégiques, l'assemblage, la commercialisation... et souvent la spéculation financière. Est éliminée cette fonction légitimante de l'entreprise capitaliste : la prise de risques, par l'évacuation de l'essentiel de la fabrication chez des sous-traitants. Toyota, modèle du modèle japonais, sous-traite 70% de sa production. La sous-traitance change ainsi de nature : d'ouvrier spécialisé, elle devient (masse de) manœuvre. Cette division nouvelle du travail se spatialise et se spécialise : quelques puissances sont "donneurs d'ordres", des pays et des continents en-

tiers sont voués à la sous-traitance. On retrouve un travail "à la chaîne" différent, où la parcellisation est planétaire, où la possibilité d'intervenir sur la finalité du produit et les solidarités entre travailleurs sont encore plus difficiles, où la fonction "production" est dévaluée et ramenée au statut de "fourniture".

Un mode de production s'effondre : le système fordien. Un autre se cherche. Sera-t-il japonais, rhénan ou américain ? Au-delà des différences, ces modèles ont en commun : cette division entre "donneurs d'ordres" et "sous-traitants", avec un statut privilégié pour les salariés des très grandes entreprises, où les solidarités entre dirigeants et salariés, concurrence oblige, sont plus agissantes que les contradictions de classe, avec un statut aléatoire (l'insécurité) pour les entreprises sous-traitantes (et dépendantes) et leurs salariés. Ce mode (et ce monde) de production est celui des "sociétés de contrôle", celui des "chaînes invisibles", celui où *"l'homme n'est plus enfermé, mais endetté"*.

## Le travail immatériel ?

La fin d'une idéologie - la foi irrationnelle dans les sciences et les techniques - a conduit à la fin d'un monde : celui des "sociétés disciplinaires". Quelle

### THESES ET HYPOTHESES

I - Tout discours sur le travail a des enjeux philosophiques et politiques, masqués ou non. La "révolution" viendra-t-elle de sa centralité dans l'existence humaine — comme torture ou comme plaisir — et dans cette dernière hypothèse comme modèle s'étendant demain à l'ensemble de la société ou d'ailleurs (3) ? Là est "la" question.

II - Cette centralité du travail a été un mythe qui a pu fonctionner par la fétichisation du concept. Elle a permis de supporter les "sociétés disciplinaires". La notion de "travail immatériel", qui traduit (mal) des changements matériels, peut aussi conduire à une fétichisation renouvelée et du travail, et des sciences, et des techniques. Elle peut servir à justifier "les sociétés de contrôle".

III - C'est à partir de sa critique, de la critique de sa division (sa parcellisation, mais aussi celle de l'individu) et l'éventualité de sa fin (comme centralité dans l'existence humaine et par son dépassement) que toute réflexion sur le travail — et la "révolution" — doit être envisagée (1).

IV - Aujourd'hui, les techniques nouvelles (informatique, télécommunications, robotisation, ...) permettent la transformation de la nature des divisions du travail. Elles se situent à des niveaux différents : transnationales en ce qui concerne l'espace, totalitaires en ce qui concerne le temps.

V - Si "révolution" il doit y avoir, les temps et les espaces sociaux, la connaissance et la maîtrise de leurs rythmes (dans le travail et hors du travail), qui sont principes écologiques, deviendront des champs centraux des luttes (4). Cela passe par une nouvelle citoyenneté comprise comme culture politique renouvelée et comme forme moderne d'une lutte des classes non-intrinsèquement attachée à un sujet historique : la classe ouvrière (5).

3. Voir "Revue M", mars 1992 (40 francs) - 209, rue Saint-Maur, 75010 Paris

4. "Éléments de rythmanalyse", par Henri Lefebvre, Éditions Syllepse, février 1992

5. "Revue M", numéro spécial consacré à Henri Lefebvre, décembre 1991



nouvelle idéologie se met en place, capable de faire supporter, librement, les "sociétés de contrôle" ?

On a pu croire, il y a quelques années, que la société en train de naître était préfigurée par ces hommes que sont les "programmeurs" - pour qui temps de travail et vie privée deviennent difficiles à distinguer - et que ces hommes pouvaient être signes d'une société nouvelle, libérée. Nous nous trompons. Ces hommes vivent leur métier comme une passion qui aliène jusqu'à leur vie privée. Ils sont représentation d'un monde hyper-technicisé, accessible à une minorité - ne serait-ce que par la complexification des langages informatiques - et non d'une société libérée du travail.

La nouvelle idéologie qui tend à se mettre en place est inchangée. Seuls les discours sont déplacés. Premier discours : il y aurait, en forçant un peu le trait, une utilisation conservatrice (mauvaise) des sciences et des techniques et une autre progressiste (bonne). On passe du concept (science, techniques) - qui permet la compréhension de l'objet, qui forme son thème propre - à un déterminisme qui est mis en système. La fétichisation des sciences et des techniques en sort intacte. Autre discours : c'est la "science", grâce à "l'immatériel", qui serait maintenant directement productive. De l'homme-machine de La Mettrie, on passerait à la machine sans homme ou à la machine-homme. Ce qu'on nomme "immatériaux" (logiciels, images, signes, fichiers, ...) ne peut cependant se passer de bases matérielles (ordinateurs, disquettes, opérateurs, énergie, temps, espace ...). Reste la fétichisation.



## Double retour à Proudhon ?

Pire, dans ces conditions, ce serait l'ensemble de la société qui, par la magie de "l'immatériel", serait source de production et de productivité. La société entière serait devenue le nouvel ouvrier collectif. Il y a dans ce dernier discours "comme un double retour à Proudhon". Selon lui, en effet, *la machine était la re-composition du travail divisé, sa synthèse opposée à son analyse*. A quoi Marx rétorquait : *"rien de plus absurde que de voir dans les machines l'antithèse de la division du travail, la synthèse rétablissant l'unité de ce travail morcelé."* *"La machine, ajoutait-il encore, est une réunion des instruments de travail et pas du tout une combinaison des travaux pour l'ouvrier lui-même"*. Le travail est en effet subjectivité (au sens philosophique du terme) et par là même représentations, si parcellaires soient-elles. La machine ne travaille pas, fût-elle informatique et "intelligente", elle n'a aucune capacité subjective. Confondre les déterminations subjectives du travail (parcellisé ou intégré) avec la division instrumentale, fait partie de cette fétichisation et du travail, et des techniques (fussent-elles "immatérielles").

Aujourd'hui, certes, le travail devient de plus en plus "intellectuel" et permet une certaine intégration des tâches. Certes, on achète plus cher la force de travail du "cerveau" que celle du "muscle". Mais il n'est pas visible que cette transformation de la division du travail conduise plus à la réalisation des "autres" potentialités des individus, à la reconquête pour chacun de sa totalité. Il n'est pas visible que les gains de productivité qui se traduisent par une baisse du temps total de travail (à laquelle les chômeurs contribuent de manière si admirable) conduisent à une augmentation de la pratique des arts, à une augmentation de la fréquentation des lieux de culture, etc. Nous passons, il est vrai, plus de temps, collectivement devant les écrans télévisuels qu'au travail (tout le monde ne travaille pas, mais tout le monde les regarde, surtout celui des inactifs).

Double retour à Proudhon, avons-nous dit. Pour lui, la société était une réalité générale, un "être collectif", dont les structures et les lois n'auraient rien de commun avec les déterminations des individus qui composent cette société, mais qui en fait sont déterminés par elle. A quoi Marx répondait : *"Nous aimons opposer le passage suivant d'un économiste américain qui reproche aux autres économistes tout le contraire : l'entité morale, l'être grammatical nommé société a été revêtu d'attributions qui n'ont d'existence réelle que dans l'imagination de ceux qui avec un mot font une chose."* Et il ajoutait : *"Pour prouver que tout travail doit laisser un excédent, M. Proudhon personnifie la société, il en fait une société personne, société qu'il n'est pas, tant s'en faut, la société des personnes puisqu'elle a ses lois à part, n'ayant rien en commun avec les personnes dont se compose la société, et son "intelligence propre", qui n'est pas l'intelligence du commun des hommes mais une intelligence qui n'a pas le sens commun"*. Double retour à Proudhon ? Certains discours aujourd'hui autorisent à le penser ... même s'ils prennent, eux aussi, Marx à témoin. ■